

TEMPERATURE

Du 7 septembre 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 7 septembre. — Indications pour la Louisiane. — Temps pluvieux samedi; forte brisa du nord-est tirant au sud-est; éclaircies dimanche.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Andrew Jackson, J. Gentil. Le mariage en Chine. Les Trois Bagues, conte de Féé. Le Fou, Nouvelle inédite. Bouquet d'un sou. L'Impératrice des Roses. Le Shah chez lui. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Mendant, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

LES FLUCTUATIONS

SUR NOTRE

Marché au Coton.

On passe par toute la gamme des émotions sur notre marché au coton depuis deux ou trois jours. Mercredi dernier les prix de coton avaient atteint un chiffre très élevé pour les futures de septembre, d'octobre et de novembre; mais hier est arrivé le revers de la médaille; partant aux Etats-Unis ces prix ont subi une baisse telle qu'il est possible que bien des fortunes en soient affectées.

Nos dépêches nous apprennent qu'à une réunion des filateurs à Manchester, en Angleterre, il a été décidé hier de ne pas acheter les cotons américains au mois de septembre. Comme les quatre cinquièmes de ces filateurs assistaient à la réunion, il est certain que les filateurs vont fermer leurs portes pendant plusieurs semaines.

L'ouverture de notre Bourse au coton, hier matin, il a été annoncé que les prix avaient baissé de 20 à 25 points. La perspective n'est pas brillante pour les affaires de coton; dans tous les Etats du Sud les récoltes seront, cette année, inférieures à celles des précédentes années. Dans l'Etat du Mississippi elle sera de moitié moindre; au Texas, peut-être sera-t-elle satisfaisante; mais il faut compter avec les éléments. Dans la Revue commerciale, financière et agricole que l'ABEILLE a publiée le 1er septembre, il a été donné des statistiques qui démontrent que la récolte en Louisiane comme dans tout le Sud, d'ailleurs, a déjà les espérances.

Départ de troupes allemandes pour la Chine.

Bremenhaven, Allemagne, 7 septembre. — Trois transports chargés de troupes sont partis cet après-midi pour la Chine. La foule a fait des adieux enthousiastes aux soldats.

Le Parti Démocratique se-rait-il composé d'ivrognes?

Un des arguments, et le plus faible à notre avis, des adversaires de la loi, du dimanche est: que la mise en vigueur de la loi, à la veille de nos élections présidentielles et congressionnelles, met en danger le parti démocrate. Mais alors, notre parti serait-il composé d'ivrognes qui, parce qu'ils ne peuvent se livrer à des libations dominicales, menacent de passer à l'ennemi!

Allons donc! le raisonnement est puéril, pour ne pas le qualifier autrement. Si des hommes peuvent changer de principes politiques parce que la goutte leur est refusée dans les cafés le dimanche, avouons qu'ils ne sont nullement désirables dans les rangs de notre grand parti, et soyons sûrs que l'or républicain les gagnera plus aisément que la goutte démocratique ne les retiendra.

Hier, c'était le Service civil qui, s'il n'était pas modifié, causerait la désagrégation du parti démocratique; aujourd'hui, c'est le Sunday law qui, s'il est mis en vigueur, fera de M. Bryan les portes de la Maison Blanche, et celles du Capitole à M. Meyer et Davey. Risum tenentis.

PERTE

La "Framée."

Le ministre de la marine a reçu le rapport dressé par la Commission d'enquête nommée par l'amiral Fournier pour établir la cause du sinistre qui a coûté la vie à tant de braves gens.

Ce rapport est accompagné d'une lettre du contre-amiral Roustan, président de la Commission d'enquête. Nous la reproduisons in extenso, parce qu'elle rend hommage, dans les termes les plus nobles, à tous ceux qui ont péri dans le dramatique naufrage de la Framée.

Amiral, J'ai l'honneur de vous adresser le rapport de la Commission d'enquête qui s'est réunie, sous ma présidence, conformément à votre ordre, en date du 14 août 1900, pour examiner les conditions dans lesquelles s'est produite la collision survenue entre la Framée et le Brennus dans la nuit du 10 au 11 août courant et établir, s'il y a lieu, les responsabilités engagées.

Ainsi que l'indique ce rapport, la Commission a été unanime à reconnaître que le Brennus, dont la responsabilité ne saurait être mise annuellement en cause, a fait tout ce qu'il était humainement possible d'essayer pour prévenir l'abordage et en atténuer la gravité.

Elle croit devoir signaler le sang froid et la pleine possession de lui-même dont l'officier de quart du Brennus, M. le lieutenant de vaisseau Dumesnil, a fait preuve, et elle se plaît à constater le calme qui n'a cessé de régner tant à bord du contre-torpilleur qu'à bord du cuirassé. S'il était permis d'éprouver un sentiment de consolation en présence d'un pareil sinistre, on le trouverait dans les actes de complet dévouement et d'héroïque abnégation du commandant et des officiers de la Framée qui, sans songer un instant à leur

propre préservation, ne se sont occupés, jusqu'au dernier moment, que des dispositions à prendre pour assurer la sauvegarde des hommes de leur équipage.

Ce sont là les plus nobles traditions de notre marine et leur stricte application, en de si dramatiques circonstances, peut être revendiquée, par elle comme un nouveau titre d'honneur.

ROUSTAN.

Quant au rapport, après avoir conclu, comme il est dit dans cette lettre, que le Brennus devait être exonéré de toute responsabilité, il expose que l'abordage est dû à la bruyante abâtardie sur la droite faite par la Framée, abâtardie demeurée inexplicable, l'ordre de venir sur la gauche ayant au contraire été donné nettement et clairement par le commandant Mauduit-Duplessix. Il attribue donc la catastrophe à une "erreur commise dans la transmission ou l'exécution de l'ordre du commandant à la barre".

En résumé, la Commission est unanime à déclarer que l'abordage, dont la faute ne saurait être imputée à personne, a été la triste conséquence d'un concours de circonstances que l'enquête, en l'absence des témoins les plus qualifiés, n'est pas à même de déterminer.

Mais ceci dit, la Commission ajoute: "Les constatations, faites à l'occasion de ce triste événement, fournissent l'occasion de manifester le regret souvent exprimé qu'il n'ait été pris sur les bâtiments du modèle de la Framée aucune disposition permettant au commandant ou à l'officier de quart de contrôler l'exécution de leurs ordres par l'homme de la barre qui se trouve placé hors de leur vue.

Ce regret de l'absence d'un moyen de contrôler l'exécution des ordres donnés à la barre devra avoir une sanction. Et il faut espérer que les constructeurs tiendront compte de l'avis si nettement formulé par la Commission d'enquête à propos du douloureux événement qui a mis en deuil la marine entière.

ZANZIBAR.

L'Angleterre cherche partout des troupes pour ses entreprises coloniales.

C'est ainsi qu'en juillet dernier le bruit courut à Zanzibar que le gouvernement britannique allait y recruter 6000 hommes destinés à la guerre contre les Achahis. Les nègres, ceux de l'île comme ceux de la côte, n'étant rien moins que belliqueux, tentèrent d'échapper au service militaire, en suppliant les maîtres chez qui ils avaient été esclaves de les reprendre. Ce fut en vain. Les primes d'engagement, si séduisantes qu'elles fussent, n'ayant eu aucun effet sur les Zanzibarites, on organisa de véritables battues. Tout individu trouvé dans les rues ou dans la campagne fut pris et enrégimenté, et on évalua à 2000 hommes le nombre de soldats qui furent ainsi recrutés tant à Zanzibar que dans l'île de Pamba et sur la côte de Mombassa.

Plusieurs protégés de consuls étrangers ayant été enrôlés de cette façon, ceux-ci firent entendre d'énergiques protestations. Le consul allemand, M. de Reichenberg, a immédiatement inscrit au nombre de ses protégés tous les nègres au service de son national, ce qui n'est pas fait pour diminuer le prestige de l'Allemagne sur la côte orientale d'Afrique.

Machine à Voter.

Un appareil ingénieux—Le scrutin de l'avenir.

Londres, 21 août.—D'un correspondant particulier.—J'ai reçu, hier, une invitation qui me manquait pas d'originalité: il s'agissait d'assister à l'inauguration d'une machine à voter, dont un ingénieur anglais, M. Howe, est l'inventeur, et qu'il compte bien voir fonctionner aux prochaines élections générales britanniques.

Donc, ce matin, je me suis rendu au Strand, où l'inauguration avait lieu, et j'ai pu contempler à mon aise le nouveau mécanisme qui, au vingtième siècle, va peut-être bouleverser les habitudes du scrutin universel.

Imaginez-vous un tourniquet, comme celui qui existe à l'entrée de toutes les attractions à l'Exposition. L'électeur se présente à ce tourniquet et, au lieu de remettre vingt sous ou dix sous au gardien, il lui exhibe sa carte électorale. Après vérification, le gardien appuie sur un bouton et la barre du tourniquet vire d'un quart de cercle, laissant assez de place pour passer.

L'électeur entre alors dans une petite chambre, grande environ comme quatre fois nos cabines téléphoniques de Paris. Cette chambre est hermétiquement fermée de toutes parts et on y trouve à l'abri de tous regards indiscrets. L'électeur y est toujours seul, et le gardien de l'entrée, renforcé sans doute, en temps d'élection, d'une demi-douzaine de policemen, veille avec un soin jaloux à ce que personne ne vienne vous déranger.

Pour tout mobilier, la chambre électorale renferme six fortes tiges en acier au bout desquelles est fixée une petite plaque. Les six tiges viennent aboutir à un grand appareil ressemblant à s'y méprendre à un distributeur automatique. Sur chaque plaque se trouve imprimé en caractères gras le nom d'un des candidats.

L'électeur fait son choix entre une de ces six plaques, et il se contente de pousser la tige. Ça y est! Il a voté! Un déclic retentit dans l'appareil et un chiffre vient s'inscrire dedans. L'électeur n'a plus qu'à sortir.

Tout a été prévu: D'abord, le tourniquet, lui aussi, est muni d'un enregistreur, et chaque fois qu'il vire d'un quart de cercle, il inscrit un chiffre; lorsque le vote est terminé, on sait donc instantanément le nombre des votants et le résultat des voix obtenues par chacun des candidats en présence.

Ensuite, lorsque l'électeur pousse une des six tiges il bloque par là-même tout l'appareil et l'appareil n'est débloqué que lorsque l'électeur est sorti et a franchi un second tourniquet juxtaposé au premier. Cela empêche, par suite, l'électeur de voter deux fois pour son candidat ou de voter pour deux candidats à la fois. Enfin, une porte secrète est machinée dans la cabine électorale pour permettre aux agents de la force publique d'y entrer, le cas échéant, l'électeur récalcitrant qui, une fois entré, n'aurait plus ressortir pour faire de l'obstruction, ou afin de porter secours à l'électeur que l'émotion ferait se trouver mal.

Et, maintenant, il n'y a plus qu'à attendre de voir pour de bon fonctionner la machine à voter de M. Howe. Electeurs! Pas d'abstention! Tous à la cabine!

L'eau d'Abita. C'est l'eau de vie un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux

Clôture définitive de l'Exposition le 5 novembre.

On a fait courir le bruit, ces jours derniers, à Paris, que l'administration étudiait les voies et moyens de prolongation de l'Exposition universelle au delà du 5 novembre. Afin d'éviter tout malentendu et toute déception, on est en mesure de dire nettement qu'il n'est aucunement question de cette prolongation et cela pour plusieurs raisons.

D'une part, c'est une loi qui a fixé le 5 novembre comme date de clôture et il faudrait une autre loi pour renouer cette date. D'autre part, il faudrait mal connaître le climat de Paris pour ne pas savoir que le mois de novembre est un mois tempétueux par excellence, humide et froid; les visiteurs seraient plus que rares pour affronter à cette époque les intempéries des divers emplacements de l'Exposition. Enfin, argument, péremptoire, au Palais des Champs-Élysées, le pont Alexandre-III et les serres de la Ville de Paris, toutes les constructions de l'Exposition constituent simplement un vaste décor fait de stuc, de staff, de plâtre, de toile et de plâtre. Ce décor ne pourrait supporter aucun grand assaut hivernal de neige ou de pluie, sans être mis en piteux état. Il convient de conserver dans tout son charme, le souvenir de ces jolies choses sans leur laisser le temps de perdre leur grâce et leur beauté.

Peut-être cependant, probablement même, en raison des contraires passés, quelques grandes attractions artistiques de l'Exposition lui survivront-elles, mais ce ne seront que des cas particuliers et exceptionnels.

L'AFFAIRE DE WAIMA.

Un article de la Westminster Gazette rappelle le singulier langage tenu dernièrement devant la Chambre des communes par M. Brodric au sujet de l'affaire de Waima.

Ce langage, extrêmement peu bienveillant, tendait en effet à faire croire que la France s'était comportée d'une façon abominable, avait refusé d'indemniser les familles des officiers anglais tués par le lieutenant Maritz et ses Sénégalais, et s'était opposé au règlement de l'affaire proposé par l'Angleterre.

La Westminster Gazette déclare au contraire, que la conduite de la France a été de la plus grande correction. Il rappelle qu'en janvier 1894, aussitôt après la nouvelle de la rencontre de la colonne Ellis avec le lieutenant Maritz, une note officieuse du quai d'Orsay annonçait l'intention de la France d'offrir des indemnités; mais le Foreign Office n'avait formulé de demande que le 14 juillet 1898, et encore cette demande n'avait-elle même pas un caractère précis.

Cette conduite du Foreign Office a eu pour effet, d'exercer à tort, les Anglais contre la France.

Ce n'est qu'en mai 1899 que M. Delcassé eut à s'occuper, pour la première fois, de l'affaire Waima.

Le blâme, dit l'article, doit être absolument rejeté sur le Foreign Office, qui avait oublié l'affaire dans ses cartons.

N'oubliez pas votre vie en fumant un cigare ou un paquet de tabac.

Pour abandon et facilement et pour toujours l'usage du tabac, a été découvert un moyen sûr et efficace. C'est le "New York" qui rendra les hommes heureux. Chez tous les pharmaciens, 30 cts en \$1. Cours garantis. Brochure et échantillon gratuits. Address: Sterling Remedy Co., Chicago ou New York.

Histoire de pieuvre.

Un officier belge—dont, malheureusement, on ne nous donne pas le nom et qui vient d'arriver du Haut-Congo—en rapporte une extraordinaire histoire de pieuvre:

"Cet octopode, appelé, "miga" par les indigènes, se rencontre fréquemment dans le voisinage de la station des Amadi, sur les bords de l'Ouellé. Les migas se cachent dans les rochers de la rive et attaquent souvent les pirogues indigènes, qu'ils chavireront facilement avec leurs tentacules.

« Ils saisissent alors un ou deux hommes et entraînent leur proie sous l'eau. J'ai été témoin d'un naufrage dû à ces animaux, dit l'officier. Un canot ni saurage dans le fleuve et l'un des trois hommes qui le montaient disparut. Les survivants nagèrent jusqu'à la rive et racontèrent qu'une miga avait renversé leur embarcation et emporté leur camarade.

"Le lendemain matin, vers neuf heures, on retrouva le corps qui flottait. Il ne portait aucune blessure, mais les narines étaient extraordinairement gonflées. Nous découvrîmes que la corvée avait été entièrement aspirée: il n'en restait rien."

Les indigènes de l'Ouellé redoutent beaucoup la miga, tandis que ceux de l'Itunbiri ne connaissent pas.

On voit qu'à l'aurore du vingtième siècle le serpent de mer a suivi la marche du progrès universel. Il a aujourd'hui huit tentacules et supporte l'eau douce.

Le rapport général sur l'Exposition de 1900.

Le ministre du commerce vient de prendre un arrêté réglant l'élaboration du rapport général sur l'Exposition. Voici les principales dispositions de cet arrêté:

Le rapport général sur l'Exposition comprendra une introduction et six parties, consacrées: La première aux lettres et aux arts, la seconde aux sciences, la troisième à l'industrie, la quatrième à l'agriculture, à l'horticulture et aux aliments, la cinquième à l'économie sociale, la sixième à la colonisation.

L'introduction sera rédigée par le commissaire général. Les six parties seront respectivement par M. Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts (lettres et arts); M. Charles-Emile Picard, membre de l'Académie des sciences (sciences); M. Michel Lévy, inspecteur général des mines, membre de l'Académie des sciences (industrie); M. Grandjean, inspecteur général des stations agronomiques [agriculture, horticulture et aliments]; M. Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris [économie sociale]; M. Paul Disière, président de section au Conseil d'Etat (colonisation).

Chacun des six rapporteurs recevra une indemnité de 2,000 francs.

M. Pichon, le ministre de France à Pékin.

Un portrait intéressant à faire. M. Stéphane Pichon est né le 10 août 1857. Rédacteur à la Justice, il a débuté dans la vie publique comme membre du Conseil

municipal de Paris et du Conseil général de la Seine, en 1883. Député de la Seine en 1885. Réélu en 1889. Secrétaire de la Chambre des députés, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique, de la Commission supérieure des bâtiments civils et des palais nationaux et de la Commission des voyages et missions littéraires et scientifiques. Ministre plénipotentiaire de deuxième classe; envoyé extraordinaire à Fort-de-France le 22 mai 1896. Envoyé en mission spéciale à Saint-Domingue, où il a procédé au rétablissement des relations diplomatiques entre la France et la République dominicaine. Ministre plénipotentiaire à Rio-de-Janeiro le 22 décembre 1895. Chevalier de la Légion d'honneur le 31 décembre de la même année. A négocié et signé le traité d'arbitrage du 17 avril 1897 pour la délimitation de la Guyane française. Ministre plénipotentiaire à Pékin le 29 décembre 1897. Officier de la Légion d'honneur le 8 avril 1898. Ministre plénipotentiaire de 1re classe le 24 juin 1898. On voit que M. Pichon s'était distingué avant ce jour, mais les circonstances font les hommes et jamais il n'avait eu l'occasion de donner aussi complètement et aussi brillamment sa mesure.

AMUSEMENTS.

Peu de monde hier soir au Crescent, et encore moins au West End, par suite du mauvais temps. Le fait est qu'il a plu toute la soirée et qu'on veut de tempête à souffler en rafales.

A ce soir la revanche, si, quoiqu'on nous le prédise, la tourmente qui se promène dans nos parages ne nous arrive pas.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Les restaurants à musique (suite). Un dîner, à sa femme: —Il me semble que l'orchestre joue un pot pourri. Le gérant qui s'entend, froissé: —Ici, monsieur, tout est de la première fraîcheur!

Un vieux professeur pose par mégarde le pied sur une pelure de fruit et s'allonge sur le trottoir. Après avoir constaté qu'il ne s'est rien cassé, il reprend son chemin en murmurant: —N'en déplaise à Voltaire, il est des cas où il vaut mieux appuyer que glisser!

Automobiles-Grévistes.

Détroit, Michigan, 7 septembre.—A une réunion du comité exécutif de l'Association nationale des employés des chemins de fer des rues tenue aujourd'hui, le président Mahon a reçu l'instruction d'élaborer un plan de taxation des voitures automobiles dont se servaient les employés dans les villes où une grève sera déclarée.

Arrivée du général Fitzhugh Lee aux Etats-Unis.

New York, 7 septembre.—Le transport américain Rawlins est arrivé aujourd'hui de La Havane. Parmi les passagers se trouvait le général Fitzhugh Lee, commandant du département oriental de Cuba, et des membres de son état-major. Le général est en congé, dit-il, et il se rend à sa résidence de la Virginie.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

Le Tragede de l'Amour.

VII

LE PROJET DES FRÈRES GIRODIA

DIA.

Cinq minutes s'écoulaient. On apercevait, non loin de la rive,

hissa Horace en croupe sur le cheval de Mac-Lee, les jambes libres, mais lié par la taille au buste du bandit et les mains garrottées.

Et à fond de train ils partirent.

La pluie se mit à tomber à torrents, et en quelques minutes il d'y eut plus partout que des fontaines; les chevaux couraient toujours.

Il était impossible de distinguer à deux mètres autour de soi, tant la nuit était épaisse; mais les bandits avaient les yeux des animaux sauvages, qui voient la nuit aussi bien que le jour.

Rien ne les ralentissait. Cette pluie diluvienne, du reste, les sauva en ralentissant les limiers lancés à leur poursuite et qui perdaient à chaque instant, au milieu des flaque d'eau boueuse, le sentiment du gibier humain qu'ils suivaient.

On arriva, vers minuit, au bord du fleuve, sous de grands arbres.

Les trois bandits descendirent de cheval et mirent Villefort sur pied.

Puis, à intervalles régulièrement espacés, ils tirèrent trois coups de fusil en l'air, comme un signal convenu.

Ensuite, ils attendirent.

La pluie cessa. Un coup de vent balaya les nuages.

Et Villefort, debout, crut

l'élégante silhouette d'un navire à l'ancre, les voiles dehors et prêt à appareiller.

Il était très intrigué.

Mais devant le laconisme des bandits, il avait renoncé à les interroger.

Bientôt, on aperçut, dans l'épaisseur des hautes herbes qui poussaient dans le fleuve, le bruit d'avirons battant l'eau.

Les herbes s'entr'ouvrirent, parurent se déchirer et un canot fila jusque sur la rive, où il resta immobile.

Deux hommes en sortirent, sautèrent lestement, s'approchèrent des bandits.

Mac-Lee vint à eux et désignant Horace:

—Voici celui que vous nous avez prié de vous amener vivant.

Un des deux hommes lui tendit une bourse pleine d'or et répondit:

—Voici le complément de la somme qui vous a été promise.

Et, au comble de la surprise, Horace reconnaissait dans celui qui venait de parler et dans l'autre qui accompagnait celui-là, les deux frères Girodia!...

A deux mille lieues de la patrie!

Les bandits, sans même le mercier, sautèrent sur leurs chevaux et s'élevèrent dans les arbres où, sur la terre mouillée et boueuse, la course de leurs montures ne s'entendait même pas.

Horace avait un laso qui lui entourait les jambes et lui dé-

fendait tout mouvement de marche; les Girodias le soulevèrent chacun par un bras et le forcèrent à entrer dans le canot: il ne se défendit point; toute résistance était impossible les avions s'abattirent et le canot se dirigea vers la Némésis.

Il n'y avait, aucun matelot sur le pont.

Pierre et Gaston aidèrent Horace à monter.

Un quart d'heure après, sans que personne à bord eût paru s'en souvenir de ce drame mystérieux, le duo était enfermé dans une cabine.

Les Girodias, à tour de rôle, se chargeaient de veiller sur lui et de pourvoir à ses besoins.

Entre eux et Horace, pas un seul mot n'avait été échangé.

Pierre remonta.

Il voulait profiter du reste de la nuit pour quitter ces parages, gagner Saint-Augustin au plus vite, et la haute mer.

Il n'eut pas longtemps à chercher Barbédier.

Celui-ci était sur le pont.

Faites lever l'ancre, monsieur, dit Pierre, le navire est sous voiles...

— dans quelques minutes nous pouvons être loin...

A vos ordres, monsieur, dit Barbédier d'un ton froid...

mais dès que le bâtiment sera en marche, je vous demanderai quelques instants d'entretien.

Il y avait dans ce peu de mots quelque chose d'énigmatique qui frappa Pierre Girodia.

Une demi-heure après, la Némésis filait lentement dans l'obscurité, à travers les ensablés du Saint-Jean.

Le ciel s'était déblayé. Plus de nuages. Les étoiles brillaient.

Bientôt il fit presque clair.

Une main s'appuya sur l'épaulement de l'ainé des Girodias.

Pierre se retourna.

C'était le capitaine Barbédier. Sans autre préambule, le marin s'expliqua.

—Monsieur, dit-il, je me trouvais cette nuit sur le pont au moment où vous et votre frère vous êtes descendus dans le canot pour aller à terre...

—Et bien?

—Je me trouvais encore sur le pont lorsque le canot est venu accoster la Némésis, revenant de terre, et j'ai remarqué que vous ameniez un passager à bord de notre bâtiment.

—N'est-ce pas moi droit?

—Certes. Toutefois j'observais...

—Dites que vous espionniez?

Barbédier resta un instant silencieux. Puis, gravement:

—Je ne vous espionnais pas. J'étais sur le pont parce que si c'est votre droit de recevoir à votre bord qui vous volez, c'est mon devoir, à moi, de veiller à ce que, sur la Némésis, tous mes ordres soient rigoureusement exécutés...

J'ai donc vu que le passager avait les jambes entravées, et qu'il a fallu le hisser sur le pont, ce qu'il n'aurait pu faire

sans votre secours...

—Ensuite j'ai dit Pierre avec une légère ironie.

—C'est tout. J'ai maintenant une question à vous adresser et une observation à vous faire.

—Soyez bref... je n'ai pas dormi encore et je sens le sommeil qui me gagne.

—La question est celle-ci: Qu'allez-vous faire de cet homme?

—Je ne répondrai pas.

—Bien... A présent, voici mon observation. Je me suis engagé à votre service avec mes hommes pour diriger votre bâtiment partout où bon vous semblerait. Ni mes hommes, ni moi, nous n'avons entendu être les complices d'un crime, — car ce qui s'est passé cette nuit en essai, — et nous deviendrions vos complices si nous consentions seulement à être des témoins indifférents de ce crime.

Moi je ne le veux pas. Une partie de mes hommes dira comme moi.

Pierre haussa les épaules.

—La conclusion? dit-il.

—C'est que, si vous ne relâchez pas sur-le-champ votre prisonnier, je me considérerai comme dégagé vis-à-vis de vous...

J'avertirai mes hommes de ce qui se passe et ils auront à choisir... Nous ne sommes pas des forbans.

—Vous débarquerez à Saint-Augustin, dit Pierre avec flag-

me... Vous trouverez là, aisé-

ment, un bateau pour la Nouvelle-Orléans et pour New-York.